

LUSO JORNAL

Edition n°230 du mercredi 04 novembre 2009

Hebdomadaire franco-portugais gratuit

Lycée Honoré de Balzac, à Paris

Rencontre avec l'écrivain brésilien Cristovão Tezza

La venue en France d'écrivains des pays lusophones ces dernières années est de plus en plus fréquente. Ainsi, le 19 octobre dernier, les élèves de portugais de la Section internationale du lycée Honoré de Balzac, à Paris, recevaient l'écrivain brésilien Cristovão Tezza, dont le dernier roman vient de paraître aux éditions Métailié, sous le titre de «Le fils du printemps». Cette rencontre se déroulait dans le cadre du récent partenariat entre les éditions Métailié et l'Association pour le Développement des Études Portugaises, Brésiliennes, d'Afrique et d'Asie lusophones (ADEPBA). Les deux heures que dura l'échange avec l'écrivain furent insuffisantes pour répondre à la curiosité et à l'enthousiasme des élèves. En effet, après avoir évoqué



Alunos do Liceu Balzac, em Paris, no encontro com Cristovão Tezza

son itinéraire personnel, Cristovão Tezza répondit aux nombreuses questions des élèves portant notamment sur sa création littéraire ou bien sur la place de l'écrivain dans la

société.

Cristovão Tezza est né en 1952, à Lages, dans le sud du Brésil, il vit actuellement à Curitiba, capitale de l'État de Parana et enseigne à l'uni-

versité. Il est l'auteur de nombreux romans. «Le fils du printemps» (titre original: «O filho eterno»), écrit en 2007, lui a valu, entre autres, le prestigieux Prix Jabuti du meilleur roman 2008 et le Prix Portugal-Télécom de langue portugaise. Fortement imprégné d'éléments autobiographiques, ce roman est l'histoire d'un père et de son fils trisomique dont la naissance le place en face d'une nouvelle réalité qu'il devra inventer quotidiennement. Sans aucune trace de sentimentalisme ou de commisération, le discours du narrateur sur le père est surprenant. Nous transcrivons ci-dessous quelques unes des interventions de l'écrivain au cours de la rencontre avec les élèves.

■ Dominique Stoenesco

Trois questions à Cristovão Tezza

LusoJornal: Votre itinéraire personnel a-t-il eu une influence dans votre création littéraire? Quelles ont été vos principales lectures?

Cristovão Tezza: Dans les années 60, alors que régnait au Brésil une dictature militaire, j'avais à peine 16 ans, j'étais un jeune révolté! Je peux dire que mes projets littéraires sont nés à cette époque. Je considérais alors qu'être écrivain c'était être contre tout, comme si la vie d'un écrivain devait se confondre avec son œuvre personnelle. Il y avait une préoccupation permanente de vouloir faire coïncider la vie avec l'art. En 1975, j'ai eu envie de partir, j'ai débarqué à Lisbonne avec seulement 100 dollars en poche, puis je suis resté presque un an à Coimbra. Le Portugal vivait encore dans l'euphorie de la Révolution des Œillets qui, à mon avis, fut le début de la fin de la guerre froide en faisant tomber le dernier empire colonial. Après le Portugal, mon voyage s'est poursuivi à travers Lyon, Genève, Frankfurt, où j'ai fait plusieurs petits boulots et où j'ai côtoyé des travailleurs immigrés, puis Paris. J'ai été un lecteur passionné de

Jules Verne; c'était un illuministe, un cartographe de l'univers. Dans son œuvre tout peut être expliqué, déchiffré, rationalisé. Un autre auteur que j'ai beaucoup lu a été Conan Doyle, avec son célèbre personnage Sherlock Holmes; il explique l'inexplicable en s'appuyant uniquement sur la raison et la logique.

LusoJornal: Pourquoi avez-vous voulu écrire ce roman, «Le fils du printemps», à partir de votre propre expérience?

Cristovão Tezza: Tout d'abord parce que la naissance de mon fils trisomique est aujourd'hui tellement bien intégrée dans ma vie, j'ai déjà tellement été transformé par lui et lui par moi que ce sujet ne pose plus les mêmes problèmes qu'il me posait les quatre ou cinq premières années après sa naissance, dans les années 80. Ensuite parce que j'estimais que ce serait une lâcheté de ma part ne pas oser affronter l'événement le plus important de ma vie. Au début, j'ai eu du mal à parler de moi-même. J'ai dû alors me transformer en narrateur et parler à la troisième personne. Cela m'a permis d'avoir le recul nécessaire. L'écrivain ne doit

jamais confondre l'acte d'écrire avec l'acte de sa vie, car l'acte d'écrire a recours à une chose très importante qu'est le langage, qui vous permet d'organiser votre texte et d'exprimer votre pensée. L'écriture m'a tout donné: la conscience de moi-même, une vision du monde, une manière d'établir des rapports avec les autres personnes, une esthétique, une notion de la beauté...

LusoJornal: Que pensez-vous du succès de Paulo Coelho? Et de la littérature portugaise?

Cristovão Tezza: Paulo Coelho est un phénomène de l'histoire de la littérature brésilienne. En quelque sorte il est le résultat de cette période particulière des années 60. Il fut un des représentants des courants 'underground', un révolté d'une grande sensibilité qui s'était mis dans la tête l'envie de devenir un écrivain. Mais pour moi il est un très mauvais écrivain. Son discours, qu'il alimente avec quelques éléments pris dans la Bible et d'autres dans le Coran, fonctionne dans le monde entier. C'est de la 'translittérature', toujours moralisatrice. Il se sert des vérités universelles et transcendantes. Dans ses livres il

n'y a rien de la culture brésilienne. Son public préféré est celui qui attend des réponses toutes faites, qui est à la recherche de livres du type «comment être heureux», ou «comment devenir un gérant efficace», etc. C'est un public qui ne s'intéresse pas ou qui ne connaît pas Machado de Assis ou Clarice Lispector... Quant à la littérature portugaise, elle est très importante. N'oublions pas que nous, Brésiliens, nous venons de là-bas! J'ai une forte préférence pour Eça de Queirós et Fernando Pessoa. J'aime aussi José Saramago, sans pour autant être un passionné de toute sa littérature. Dans son livre fabuleux, «Memorial do Convento» (publié en français sous le titre de «Le Dieu manchot») il a eu l'intuition de faire de sa littérature une recreation du chroniqueur Fernão Lopes et d'enraciner ainsi son texte dans la culture portugaise. Au Brésil, Saramago est toujours un best-seller. Un autre écrivain portugais que j'aime lire est António Lobo Antunes, également très bien accueilli au Brésil.

■ Dominique Stoenesco